

Bernhard Schlink

La femme sur l'escalier



folio

COLLECTION FOLIO

Bernhard Schlink

La femme
sur l'escalier

*Traduit de l'allemand
par Bernard Lortholary*

Gallimard

Titre original :

DIE FRAU AUF DER TREPPE

© *Diogenes Verlag AG, Zurich, 2014.*

© *Éditions Gallimard, 2016, pour la traduction française.*

Couverture : Photo © Katharine Asher / Getty Images (détail).

Né en 1944, Bernhard Schlink est juriste. Il est l'auteur de romans policiers à succès et du best-seller mondial *Le liseur*, traduit en plus de trente langues et adapté au cinéma par Stephen Daldry. Toute son œuvre est publiée aux Éditions Gallimard.

PREMIÈRE PARTIE

Peut-être verrez-vous le tableau un jour. Longtemps introuvable, soudain réapparu : tous les musées voudront le montrer. Car enfin Karl Schwind est actuellement le peintre le plus célèbre et le plus cher du monde. Pour son soixante-dixième anniversaire, j'étais tombé sur lui dans tous les journaux et sur toutes les chaînes de télévision. Il m'avait fallu toutefois un moment pour reconnaître le jeune homme dans ce vieux monsieur.

Le tableau, je l'ai reconnu aussitôt. Je pénétrais dans la dernière salle de l'Art Gallery à Sydney, et il était accroché là, et il m'émut comme à l'époque, lorsque j'étais entré dans le salon de la maison Gundlach et avais vu le tableau pour la première fois.

Une femme descend un escalier. Le pied droit se pose sur la marche inférieure, le gauche touche encore la précédente, mais esquisse déjà le pas suivant. La femme est nue, son corps est pâle, les poils pubiens et les cheveux sont

blonds, la chevelure brille à la lumière d'un éclairage. Nue, pâle, blonde – sur l'arrière-plan gris-vert des marches et de murs flous –, la femme s'avance vers le spectateur avec une légèreté aérienne. En même temps, avec ses longues jambes, ses hanches rondes et ses seins fermes, elle a une présence sensuelle.

Je m'avançai lentement vers le tableau. J'étais gêné, là aussi, comme la première fois. À l'époque, ç'avait été de voir s'avancer vers moi, nue, la femme qui, la veille encore, était assise dans mon bureau avec un jean, un haut et une veste. À présent j'étais gêné parce que le tableau me rappelait ce qui s'était passé à l'époque, ce dans quoi je m'étais laissé entraîner, et que je m'étais empressé de chasser de ma mémoire.

« Femme sur un escalier », disait l'étiquette à côté du tableau, et qu'il s'agissait d'un prêt. Je trouvai le directeur et lui demandai qui avait prêté ce tableau à l'Art Gallery. Il me répondit qu'il n'avait pas le droit de révéler le nom. Je lui dis alors que je connaissais la femme du tableau et le propriétaire de la toile, et que je pouvais lui prédire que sa propriété serait contestée. Il fronça les sourcils, mais maintint qu'il ne pouvait pas me dire de nom.

Le billet de mon vol de retour vers Francfort était pris pour le jeudi après-midi. Les négociations à Sydney s'étant achevées le mercredi matin, j'aurais pu changer mon billet pour le mercredi après-midi. Mais je voulais passer le reste de la journée au Jardin botanique.

Je voulais y déjeuner à midi, m'allonger dans l'herbe et, le soir, aller écouter *Carmen* à l'Opéra. J'aime le Jardin botanique, borné au nord par une cathédrale et au sud par l'Opéra, et où se trouvent l'Art Gallery et le Conservatoire, et dont les collines ont vue sur la baie. Ce parc a un jardin tropical, une roseraie et un jardin de plantes aromatiques, des étangs, des tonnelles, des statues et beaucoup de gazon avec de vieux arbres, des grands-parents avec leurs petits-enfants, des femmes et des hommes seuls avec leurs chiens, des groupes en pique-nique, des couples d'amoureux, des lecteurs, des dormeurs. Dans la loggia du restaurant qui se trouve au centre du jardin, le temps s'est

arrêté : vieilles colonnes en fonte, vieille balustrade en fer forgé, et une vue sur des arbres abritant des chauves-souris géantes et sur une fontaine où boivent des oiseaux bigarrés aux longs becs recourbés.

Je commandai mon repas et appelai mon collègue. C'était lui qui avait préparé l'accord de coopération côté australien, moi du côté allemand. Comme c'est le cas dans ce genre de négociations, nous étions à la fois partenaires et adversaires. Mais nous avons le même âge, nous étions l'un et l'autre seniors dans un des derniers gros cabinets à n'être pas encore repris par des Américains ou des Anglais, nous étions tous deux veufs et nous nous aimions bien. Je lui demandai à quelle agence de détectives son cabinet avait recours, et il me l'indiqua.

« Il y a un problème ? Est-ce qu'on peut vous aider ? »

— Non, juste une vieille curiosité que j'aimerais satisfaire. »

J'appelai cette agence. À qui appartenait le tableau de Karl Schwind exposé à l'Art Gallery of New South Wales, et est-ce qu'il y avait, vivant en Australie, une Irène Gundlach, ou une Irène ex-Gundlach, ou une femme de ce nom ? Le chef de l'agence espéra pouvoir me le dire dans quelques jours. J'offris une prime s'il me le disait le lendemain matin. Il rit. Ou bien il obtenait ces informations dès aujourd'hui de l'Art Gallery, ou bien cela prendrait quelques jours, prime ou pas. Il me rappellerait.

Puis on m'apporta mon repas et je commandai une bouteille de vin, que je me promis de ne pas boire toute et que je finis tout de même. De temps à autre, les chauves-souris se réveillaient, toutes ensemble, se détachaient bruyamment des branches pour voler autour des arbres, puis s'y raccrochaient et s'enveloppaient à nouveau de leurs ailes. Par moments l'un des oiseaux bigarrés, à la fontaine, poussait son cri. Parfois me parvenait aussi le cri d'un enfant, ou l'aboïement d'un chien, ou la conversation d'un groupe de Japonais, tel le pépiement d'un vol de moineaux. Parfois j'entendais seulement le chant des cigales.

Sur la pelouse en pente, en contrebas du Conservatoire, je m'allongeai dans l'herbe. L'idée de me promener ensuite dans un costume froissé, taché peut-être, qui d'habitude m'aurait retenu, me laissa indifférent. Indifférent aussi, bientôt, ce qui m'attendait en Allemagne. Il n'y avait rien à quoi je ne puisse renoncer, rien non plus où l'on ne pût pas se passer de moi. Dans tout ce qui m'attendait, j'étais remplaçable. Je n'étais irremplaçable que dans ce qui était derrière moi.

En fait, je ne voulais pas devenir avocat, mais juge. J'avais obtenu les notes nécessaires aux examens, je savais qu'on cherchait des juges, j'étais prêt à aller où l'on aurait besoin de moi, et je pensais que l'entretien préalable au ministère de la Justice serait une formalité. Il eut lieu un après-midi.

Le responsable du personnel était un monsieur âgé, au regard plein de bonté. « Vous avez passé le bachot à dix-sept ans, votre premier diplôme de droit à vingt et un ans et le second à vingt-trois : je n'ai encore jamais eu de candidat aussi jeune, et rarement qui fût aussi bon. »

J'étais fier de mes bonnes notes et de ma jeunesse. Mais je voulus paraître modeste : « J'ai été scolarisé avant l'âge, et les changements de calendrier, déplaçant la rentrée de l'automne au printemps, puis du printemps à l'automne, m'ont fait gagner deux fois la moitié d'une année. »

Il hocha la tête. « Un bonus de deux demi-

années. Et d'une troisième, du fait qu'après votre premier diplôme vous n'avez pas eu à attendre : vous êtes tout de suite devenu référendaire. Vous avez tout votre temps.

— Je ne comprends pas...

— Non ? » Il me regarda avec indulgence. « Si vous débutez le mois prochain, vous passerez quarante-deux ans à juger autrui. Vous serez assis en haut et les autres en bas, vous les écou-terez, vous parlerez avec eux, leur sourirez à l'occasion, mais finalement vous déciderez de haut qui est dans son droit et qui dans son tort, qui perd sa liberté et qui la conserve. Est-ce là ce que vous voulez, être assis en haut pendant quarante-deux ans, avoir raison pendant quarante-deux ans ? Pensez-vous que cela vous fasse du bien ? »

Je ne savais que dire. Oui, l'idée m'avait plu d'être le juge assis en haut, qui débat en toute justice avec les autres et qui décide en toute justice de leur sort. Pourquoi pas pendant quarante-deux ans ?

Il referma le dossier qu'il avait devant lui. « Bien sûr que nous vous prendrons, si vous le voulez vraiment. Mais je ne vous prends pas aujourd'hui. Revenez la semaine prochaine, que mon successeur vous engage. Ou bien revenez dans un an et demi, lorsque vous aurez profité de votre avance. Ou dans cinq ans, lorsque vous aurez regardé d'en bas le monde du droit, en tant qu'avocat, ou conseiller juridique, ou commissaire de police. »

Il se leva, et j'en fis autant, déconcerté et médusé ; je le regardai prendre son manteau dans le placard et le poser sur son bras, je sortis avec lui du bureau, le suivis dans le couloir puis dans l'escalier, et me trouvai finalement avec lui devant le ministère.

« Vous sentez comme l'été est dans l'air ? Avant longtemps, nous aurons des journées de grosse chaleur, des soirées douces et des orages d'été. » Il sourit. « Dieu vous garde. »

J'étais vexé. Ils ne voulaient pas de moi ? Alors je ne voulais pas d'eux non plus. Je devins avocat, non pas pour suivre le conseil du vieux monsieur, mais contre lui. Je partis m'installer à Francfort, entrai chez Karchinger et Kunze, un cabinet de cinq avocats, tout en y travaillant j'écrivis une thèse de doctorat, et je devins au bout de trois ans leur associé. J'étais le plus jeune associé dans un cabinet de Francfort, et j'en étais fier. Karchinger et Kunze étaient amis depuis l'école et l'université, Kunze était célibataire et sans enfant, Karchinger avait une femme d'une gaieté toute rhénane et un fils de mon âge, destiné à trouver un jour sa place dans le cabinet, mais qui avait du mal dans ses études et que j'aidais à préparer ses examens. Nous nous entendions bien et, heureusement, cela continue. Aujourd'hui, il est senior, comme moi, et il a su compenser ses lacunes juridiques par son doigté dans les relations sociales. Il a amené des clients importants. Si nous avons aujourd'hui dix-sept jeunes associés et trente-huit collaborateurs, c'est aussi grâce à lui.

Les premières années, j'écopais des dossiers qui n'intéressaient pas Karchinger et Kunze. Un peintre qui avait exécuté une commande avait été rémunéré et était maintenant en conflit avec le commanditaire : voilà ce qui me fut attribué par notre directeur administratif, homme d'expérience, sans même qu'il consultât Karchinger ou Kunze.

Karl Schwind ne vint pas seul. Avec lui, la trentaine, arriva une femme d'une vingtaine d'années, et tandis que lui, avec ses cheveux en bataille et sa culotte de cuir, faisait très été 68, elle à côté avait une allure impeccable qui faisait d'elle une étrangère. Évoluant avec aisance, elle me toisa froidement et, lorsque le peintre s'échauffa, elle lui posa la main sur le bras.

« Il ne veut pas me laisser faire de photos.

— Vous...

— Mon portfolio a été détruit et, pour un certain nombre de tableaux, il faut que je refasse des photos. Je sais qui sont les acheteurs, je les

appelle et ils me permettent de passer photographier les tableaux. Ils sont contents de me revoir. Lui refuse.

— Pourquoi ?

— Il ne dit pas pourquoi. Je lui ai téléphoné, il a raccroché ; et quand je lui ai écrit, il n'a pas répondu. » Il levait les mains et les baissait, serrait les poings ou écartait les doigts. Ses mains étaient grandes, comme tout chez lui : carrure, face, yeux, nez, bouche. « Je suis attaché à mes tableaux. Je supporte difficilement de devoir les vendre. »

Je lui expliquai que la loi donne au peintre souhaitant en faire des reproductions un droit d'accès à son tableau. « À condition qu'il y ait un intérêt fondé en droit et qui n'aille pas contre ceux du propriétaire. Y a-t-il quelque chose que le propriétaire puisse vous opposer ? »

Le peintre avança le menton, pinça les lèvres et secoua la tête. J'interrogeai la femme du regard et elle haussa les épaules en souriant. Il me donna le nom du propriétaire du tableau, Peter Gundlach, et son adresse, la meilleure qui fût, sur les pentes du Taunus.

« Comment votre portfolio a-t-il été détruit ? Non que ce soit important, mais si je puis expliquer pourquoi... »

Il me coupa la parole, et je m'en voulus, comme à l'époque chaque fois que je ne m'imposais pas à mon gré. « J'ai eu un accident, et le portfolio a brûlé dans la voiture.

— J'espère...